

Vos

Élodie de Sélys

années télé

**La belle histoire de la télévision belge**



# SOMMAIRE

7	<i>Avant-propos</i>
10	<i>Il était une fois... les années 50</i>
28	<i>Feu vert pour le monde : les années 60</i>
52	<i>La Follies des années 70</i>
76	<i>Génération 80</i>
110	<i>En noir et blanc : les années 90</i>
140	<i>Une nouvelle ère : les années 2000</i>
169	<i>Sources</i>
171	<i>Crédits photos</i>
173	<i>Merci!</i>
175	<i>La Sonuma</i>

## AUX COLLÈGUES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI, AUX LECTEURS DE DEMAIN

---

Soixante ans de télé. Comment raconter encore la fabuleuse aventure de ce petit écran qui s'illumine d'un programme belge au soir du 31 octobre 1953 ? Le pourquoi du comment, les différentes étapes, les événements côté coulisses, les anecdotes de couloirs et les secrets de fabrication, d'autres les ont retracés avec talent et détails bien avant moi. Mais finalement, à quoi sert la télévision ? À nous informer, nous divertir, nous cultiver. À travers le petit écran, c'est l'histoire sociétale, culturelle, sportive ou scientifique qui défile, et puis l'autre aussi, celle avec un H majuscule, qui se joue devant nos yeux et parfois en direct. Mais la télé, c'est aussi l'histoire des soirées en famille ou des plateaux-repas solitaires, celle des films en amoureux et des matches entre amis, celle des parents qu'une tranche de dessins animés soulage, celle des enfants qui découvrent la bêtise humaine à la une du JT, celle des séries que l'on ne raterait pour rien au monde, celle des jeux que « si on y allait on gagnerait sûrement », celle du zapping machinal les dimanches après-midi pluvieux ou les nuits d'insomnie.

J'ai choisi de m'extraire des murs ertébéens pour rejoindre mon canapé, d'aborder ce livre en simple téléspectatrice. Pour revivre avec vous ce large éventail de sensations, des plus intenses aux plus inutiles, que nous ont procurées soixante ans d'images télévisées.

Il n'était cependant pas simple de passer totalement de l'autre côté de la barrière. Faire un livre à destination des téléspectateurs en se plaçant dans leur camp impliquait notamment de ne décrire que la partie illuminée de l'iceberg. D'ignorer à nouveau les habituels oubliés, quand on a la preuve quotidienne de leur indispensable nécessité. Tous ces techniciens, machinistes, assistants, scriptes, graphistes, régisseurs, maquilleuses, décorateurs, orfèvres de l'image ou du son, génies du mix ou de la lumière, porteurs de câbles ou de cafés, courageux sous la pluie ou les bombes, réalisateurs, producteurs, décideurs, sans qui l'écran serait brouillé. Ou laid. Ou sans intérêt. Ces quelques mots ne suffiront peut-être pas à les convaincre de ma profonde considération. Elle est pourtant bien sincère.

Soixante ans, c'est beaucoup, et mon éditrice voyait d'un mauvais œil l'idée d'un ouvrage en douze volumes. Il a fallu sélectionner, donc renoncer, donc se faire mal, donc avoir peur de froisser encore. Ce livre ne prétend certainement pas faire la liste exhaustive de tout ce que nous avons pu voir sur la chaîne publique, toutes les émissions, toutes les images marquantes de l'actualité. Il s'apparente davantage à une forme de zapping interne, des bribes de souvenirs, des envies pas forcément justifiées, des ambiances d'époque.

J'espère simplement que ces mots et ces images vous paraîtront fidèles à ce que vous avez vous aussi vécu devant les chaînes de la RTBF il y a deux, quinze, quarante ou soixante ans. À toutes ces émotions surprenantes ou belles, drôles ou brutales, qui ont fait vos années télé.

Élodie de Séllys



1951. C'est une fin d'été presque comme les autres. Une quinzaine de degrés, un tout jeune roi qui s'est glissé avec sérieux dans ses nouvelles fonctions, des tensions apaisées. Nous sommes un 11 septembre. Les badauds de la place Flagey ignorent évidemment qu'un demi-siècle plus tard, un autre 11 septembre, un autre mardi lui aussi, symbolisera en direct la fin du millénaire. Ils ignorent surtout qu'au même moment, à quelques mètres d'eux, se prépare l'une des plus grandes aventures de notre époque. Dans le secret de l'imposant paquebot jaune qui abrite l'INR, sous le regard – au mieux indifférent – des gens de la radio et sous la direction d'un certain Louis-Philippe Kammans, se trame la plus électrisante des cachotteries. Comme des chercheurs dans un laboratoire, techniciens, réalisateurs et journalistes testent « comme pour de vrai » la puissance lumineuse et la netteté des images, la sensibilité des tubes et la qualité du son, la vitesse des mouvements, l'harmonie des décors et la justesse des mots, toutes les composantes d'un outil encore exotique : la télévision.

## ICI PARIS

---

Bien sûr, les Belges la connaissent déjà un peu. Nous ne sommes pas vraiment en avance sur la question. Depuis quelques mois en effet, les privilégiés qui ont pu investir dans un « poste » peuvent capter les images du « Relais de Paris », via la première antenne régionale de la Radiodiffusion Télévision Française (RTF), basée à Lille, qui propose des émissions à destination de la Belgique – dont certaines même en néerlandais. Le premier visage de télévision connu chez nous est donc la speakerine lilloise Nicole Gunderman. C'est aussi grâce à ces relais que les Belges peuvent assister le 2 juin 1953, comme beaucoup d'autres Européens, au premier grand direct international : le couronnement de la reine Élisabeth II d'Angleterre. Pour la première fois, l'Histoire se joue sous nos yeux. La Belgique occupera un rôle capital dans la transmission des images via son antenne du Palais de Justice. Mais point encore de télévision belge.

Et pourtant, à l'INR, la date butoir se rapproche à pas de géant. Derniers tests, derniers réglages, gestes répétés encore et encore, visites des installations britanniques, hollandaises et françaises, et la petite équipe chargée de la télévision expérimentale voit enfin arriver, au bout de longues semaines d'un invisible labeur, la dernière ligne droite. C'était bien sûr compter sans notre spécialité nationale : les désaccords communautaires. Même sur ce terrain-là, Flamands et francophones ne sont pas sur la même longueur d'onde. Ou plutôt sur la même « ligne », les deux parties préconisant en effet des définitions différentes. Comme toujours, un pacifique mais coûteux compromis à la belge viendra à bout de ces tergiversations, nous obligeant à fabriquer des téléviseurs capables de fonctionner avec les deux standards. Les plus complexes et les plus chers du monde, donc. Mais quelle que soit la langue qu'ils comprennent, ceux qui voudront assister au décollage de la télévision belge devront, dans un premier temps, se situer dans un rayon de 40 km autour de Bruxelles. Beaucoup sont perplexes, certains prévoient de regarder éventuellement, ou pas. Auquel cas peut-être le regrettent-ils encore aujourd'hui.







Monsieur Delarue, l'homme ordinaire qui nous ressemble

## ARSÈNE ET THÉO, DÉJÀ

Le *Journal télévisé* prend son envol, et dans son sillage poussent des magazines comme *Reportages* qui s'en vont chercher l'image et la vérité au cœur des réalités belges, du blocus des étudiants aux centrales hydroélectriques de Liège. *Miroir de Wallonie*, au titre évocateur, fait voguer ses thèmes entre folklore, tourisme et questions sociétales.

Le sport est, depuis les *Carnets de l'actualité*, une matière informative particulièrement télégénique, avec son lot d'actions et de suspense, de larmes et d'exultation, et ce petit sentiment d'appartenance patriotique qu'il réussit à faire naître chez les plus solitaires d'entre nous. En 1955, le cyclisme sera vecteur d'une nouvelle progression télévisuelle. Lors de la course Paris-Bruxelles, l'équipe technique de l'INR filme les premiers kilomètres en France avant de filer vers Mons où un avion embarque les bandes en direction de Bruxelles. Les images sont ensuite parachutées au-dessus de la Plaine des Manœuvres, rapatriées à l'INR en voiture, montées et diffusées avant l'arrivée au bois de la Cambre, retransmise, elle, en direct. On retrouve déjà aux commentaires un certain Théo Mathy.

Dès 1956, les amateurs toutes disciplines confondues découvrent un peu avant le JT *Lundi Sports*, sans imaginer que ce rendez-vous du début de semaine les suivra jusqu'en 2003. Le concept en est pourtant simple : un résumé de l'actualité sportive en images, commentées ensuite en studio. À partir de l'année suivante, *Le Bistrot du Sport* vient s'y ajouter. Dans un décor de bar, bières comprises, un ancien footballeur qui a évolué à Anderlecht et a porté douze fois le maillot de l'équipe nationale. Il se nomme Arsène Vaillant. À l'époque, bon nombre de présentateurs prenaient un pseudonyme, c'était la mode. Lui aurait eu tort de changer ce nom digne d'un superhéros objet de tous les fantasmes. Son immense popularité, il la

devra surtout à sa présence quasi quotidienne à la fin du *Journal télévisé* dès 1957... et jusqu'en 1980. Et puisque la Belgique possède le plus beau circuit du monde, il nous fallait également un *Magazine de l'automobile* qui relaterait les courses sur le circuit spadois mais aussi le rallye, les salons, la sécurité ou l'industrie. Et c'est encore un sportif à l'antenne, Paul Frère, qui chaque semaine teste pour nous un nouveau bolide.

## MÉLI-MÉLO

Alors que l'information sérieuse et le reportage d'investigation, jadis interdits d'antenne, allaient devenir une spécialité de la chaîne publique, d'autres genres se découvrent ou s'affinent. Une grande part des productions est toujours consacrée à la variété tendance music-hall. Nombre de programmes restent éphémères, c'est comme cela que l'on envisage à l'époque cette télévision toujours honnie par les intellectuels. Mais bientôt quelques rendez-vous plus récurrents rencontrent un franc succès. C'est le cas de *Musique Parade*, notre première émission de divertissement préférée. Diffusée une semaine sur deux et animée par Édouard Caillau entouré d'une joyeuse bande, elle accueille des chanteurs qui reprennent des « succès d'hier et d'aujourd'hui » ou composent carrément des morceaux pour l'occasion. Le premier invité est un Jacques Brel de vingt-sept ans. Les présentateurs travaillent en direct, les chanteurs aussi. On découvre également le suspense des premiers jeux télévisés dans *Banco* ou *Méli-Mélo*.



Arsène Vaillant

## PAUL DANBLON

### Les fifties...

Les choses bougeaient pas mal, en ce temps-là. Déjà la bonne vieille radio s'était permis certaines audaces. On commençait à improviser au micro ! C'était surtout le cas de jeunes collaborateurs « au cachet », dont j'étais. Ce fut notamment parmi eux que la télévision naissante recruta de nouvelles forces vives. Une licence en biochimie me permit rapidement de conquérir un champ d'activités que personne d'autre ne convoitait et me voilà devenu, pour reprendre l'expression de l'un de mes patrons (quelque peu inquiet d'ailleurs), « zélateur de la science ». Il est vrai que mon rationalisme militant tenait du positivisme le plus net. Ma « vulgarisation » sera donc très engagée. Je suis aussi recruté comme *free lance* – commençait-on à dire – aux *Carnets de l'actualité* du cher Igor Recht (que nous appelons évidemment Boris Links...). Nous y faisons tout : tournage avec le cameraman et le preneur de son, assistance au montage, rédaction et enregistrement du commentaire, décor sonore. Magnifique école ! Il m'arrive de passer en direct, depuis le Studio 5. Je n'en mène pas large...

Quelque peu timide les premières années, le nouveau média s'affirme rapidement. L'omniprésente radio cède petit à petit son leadership. 1958 : l'Expo. Les jeux sont faits.

J'ai la chance d'être de l'équipe d'André Hagon, qui vivra sur place au Heysel ces six mois exceptionnels : les rencontres, le Palais de la Science, les restaurants des « cuisines extérieures aussi »... La culture, quoi ! Nous sortons changés de cette expérience.

### Son quotidien aujourd'hui

J'avoue me référer assez souvent à mes vies professionnelles passées ; à côté de la télé, il y a aussi la musique, mais ceci est une autre histoire. Le vécu, si nourrissant qu'il puisse être, n'est pas plus important que le présent, qui, lui, est le principal. J'ai le bonheur d'avoir conservé ma capacité de gourmandises diverses et ai bien l'intention de m'y consacrer. Notamment à ma famille avec qui j'ai maintenant davantage de temps à partager. Ma femme, nos filles et petits-enfants me supportent courageusement. La photographie illustrant ces lignes est la première œuvre signée de ma petite-fille Salomé Wikler qui se destine à cet art...

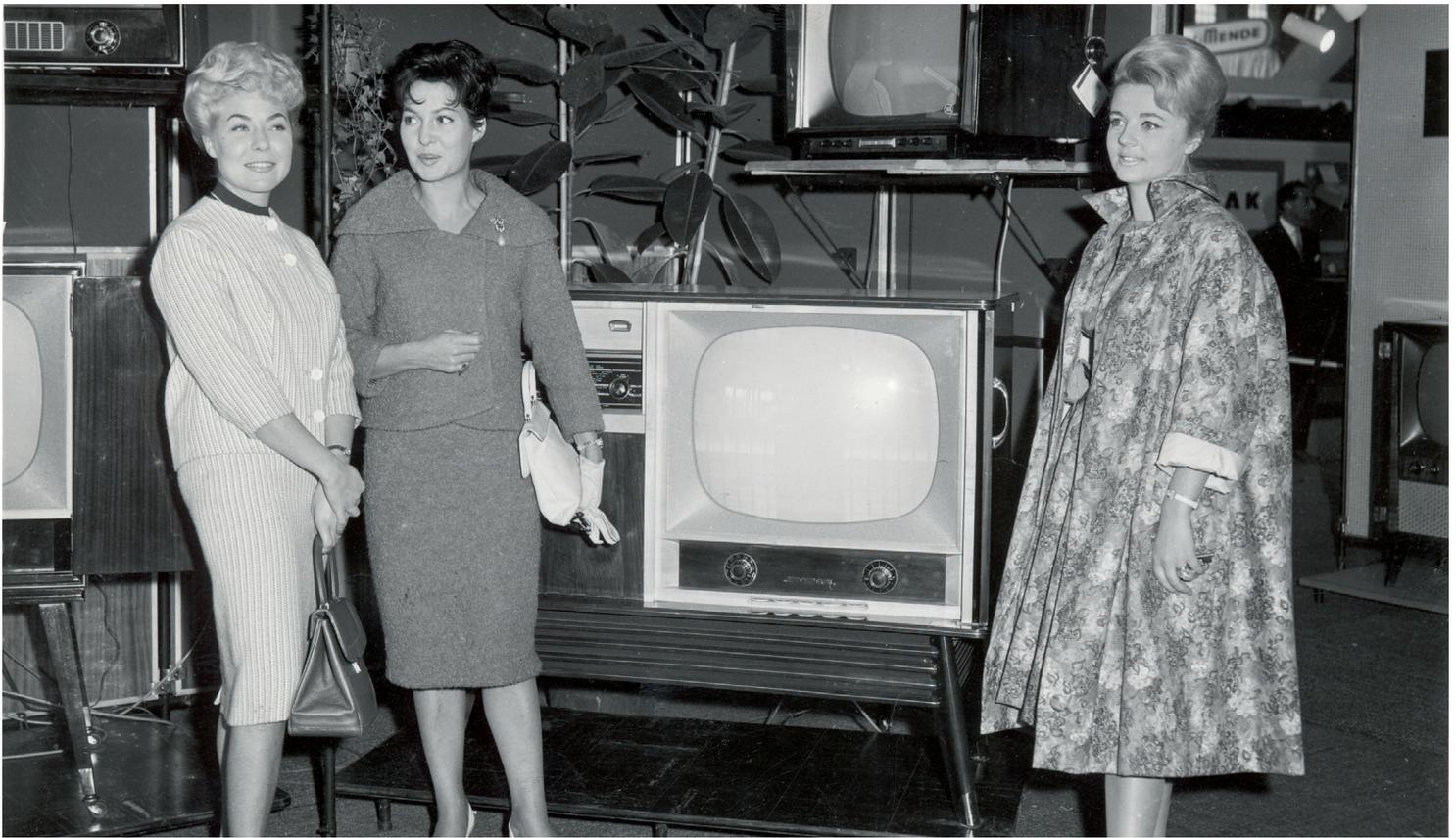




*Sélim Sasson et le cinéaste Roger Beeckmans*



*Le saxophoniste liégeois Bobby Jaspar dans Jazz pour tous*



*Les speakerines Sylvie, Arlette Vincent et Monique*

## TATAM TATATAM TATAAAM TATAAAM

Pendant qu'en Belgique la télévision expérimentale expérimente, la télévision française continue de combler nos vides par ses soirées divertissantes ou ses reportages. Et partout en Europe, on poursuit la grande aventure cathodique. Rapidement, on imagine un grand réseau d'échanges de programmes entre différents pays, qui deviendra célèbre pour son concours musical : l'[Eurovision](#). En 1954, la Suisse, l'Allemagne, la Belgique, le Danemark, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie et les Pays-Bas tâtent le troc de leurs émissions. C'est ainsi qu'en juin 1954, les Belges peuvent assister, en direct depuis Bâle, à la rencontre Belgique-Angleterre qualificative pour la Coupe du Monde qui crée l'émoi en se soldant par un match nul. Le même mois, de Copenhague à Milan en passant par Berlin, les Européens découvrent la procession bruxelloise de l'Ommegang. Deux ans plus tard, le système est bien rodé et nous nous pâmons devant la beauté de Grace Kelly et de son « oui » au prince Rainier de Monaco, le 19 avril 1956. En 1957, une grande soirée de réveillon intitulée *Des images dans le ciel*, organisée en commun par dix pays, connaît un succès inespéré.

Sans que nous nous en apercevions, notre vie change peu à peu. Et pour la deuxième fois, la place Flagey est le lieu d'une autre révolution du quotidien puisque c'est sur ses pavés que s'ouvre, le 18 décembre 1957, le premier supermarché.

Arrive 1958 et son Expo. Le premier grand événement de l'après-guerre. Un tournant pour la Belgique, dans lequel la télévision s'engage pleinement. L'INR installe son propre studio sur le site du Centenaire, à Bruxelles. De nombreux Belges s'équipent d'un téléviseur pour l'occasion. De l'inauguration à la clôture, pendant une demi-année, la télévision vivra au

rythme de tous les fuseaux horaires : elle ne dormira pas. Les relâches hebdomadaires ou estivales n'existent plus. Chaque jour pendant une heure trente, [Le Magazine de l'Expo](#) se balade de pavillon en pavillon, de métiers en objets insolites. On visite l'Atomium avec Monsieur Delarue, on découvre les zakouskis et les blinis dans les émissions culinaires de Liliane Becker, on s'esclaffe de la mésaventure de Janine Lambotte, emberlificotée dans son câble de micro à cause d'une petite chèvre malicieuse. On s'interroge devant la reconstitution d'un village congolais avec une famille exposée comme au zoo, à laquelle certains jetteront même des bananes. Et on écoute le jeune et fringant journaliste Joseph-Désiré Mobutu, de passage en Belgique, au micro de Raoul Goulard.

Avec ses 800 heures d'antenne, ses 325 émissions, sa logistique cabalistique et ses intervenants par centaines, ses aléas du direct et ses moments d'anthologie, l'Expo 58 sera l'épreuve du feu. L'écolage final pour tous ceux qui étaient devant ou derrière la caméra. La démonstration magistrale pour convaincre les derniers irréductibles. De futures émissions mythiques de l'INR puis de la RTB trouvent leur origine au cours de ces six mois durant lesquels le monde regarda la Belgique... et où les Belges s'ouvrirent au monde, prêts à le parcourir à travers leur petite lucarne. Au tournant de la décennie, une émission deviendra monument et offrira à notre télévision une crédibilité définitive : le magazine d'information [Neuf millions](#). Au départ, ses sujets restent belges (d'où le titre) et assez secondaires. Les événements du Congo et plus largement les années 60 lui ouvriront bientôt d'autres horizons.



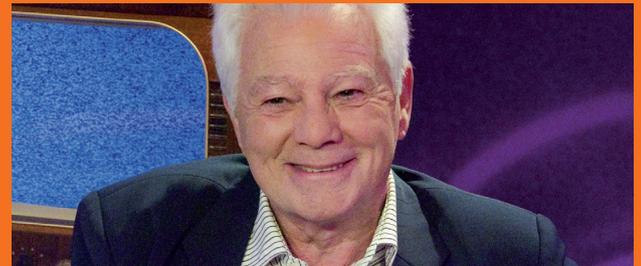
La « grève du siècle » de l'hiver 60

Les discours d'André Renard, futur fondateur du Mouvement populaire wallon, enflamment les foules. Les bulletins météo de la RTB ne sont guère rassurants. La Belgique a froid, la désolation est grandissante. Des enfants attendent la soupe que seule la solidarité pourra leur offrir. Au soir du 31 décembre, le Premier ministre formule un vœu face caméra : « Puissent les Belges en 1961 retrouver leur bon sens et leur réalisme traditionnel. » Gaston Eyskens ne sera pas exaucé. La nouvelle année débute sur une émeute à Liège et un saccage de la gare des Guillemins. La grève du siècle se poursuivra deux semaines encore.

Entre-temps, des Belges se sont distingués sur différents podiums. Olivier Gendebien et notre présentateur du *Magazine de l'automobile*, Paul Frère, remportent les 24 Heures du Mans. Quelques semaines plus tard, aux Jeux olympiques de Rome de 1960, notre compatriote Roger Moens, alors recordman mondial du 800 mètres, nous arrache des larmes en s'effondrant de déception sur la pelouse du stade olympique. À deux centièmes de seconde près, il est passé à côté de l'or, remporté par le Néo-Zélandais Peter Snell, encore inconnu.

Le sport continue d'occuper un large temps d'antenne, non seulement dans les émissions qui lui sont consacrées, mais également dans les programmes d'information. Nous sommes fiers de nos athlètes et pouvons suivre leurs exploits en direct. Le foot et le cyclisme ont déjà nos faveurs, mais il y a aussi la boxe, l'automobilisme et l'athlétisme. L'émission *Le sport illustré* vient bientôt compléter mensuellement *Lundi Sports* en approfondissant toutes les facettes humaines de la vie sportive. Eddy Merckx n'a pas vingt ans mais il progresse dans les courses locales. Jacques Ickx n'est pas encore Jacky et il roule toujours en moto.

Le jeudi, à 21 h 30, Sélim Sasson commence à faire tourner son *Carrousel aux images*, qui de Hitchcock à Belmondo, d'Audrey Hepburn aux sœurs Deneuve-Dorléac, lui amènera jusqu'au milieu des années 80 les plus grandes stars internationales sur un plateau. Sasson utilise avec finesse son allure bonhomme pour charmer sans y toucher ces sublimes créatures et leur poser l'air de rien des questions que lui seul peut se permettre. Toutes ces icônes, ces monstres sacrés entrent dans nos salons. La télévision a décidément bien des pouvoirs.



## JACQUES CAREUIL

### Son meilleur souvenir

La première fois où nous sommes sortis du studio. C'était à Charleroi. Le Palais des Sports était trop petit pour caser le public venu en masse. L'ovation qui a salué mon entrée fut inoubliable.

### Son pire souvenir

Les sept ans de *Voulez-vous jouer*.

### Plaisirs cathodiques

Les interviews de Michèle Cédric.

### Ce qu'il n'avait jamais raconté

Lors d'un *Feu vert*, une maman est venue me demander de saluer son fils, qui était handicapé. Je me suis retrouvé devant un garçon en chaise roulante qui ne communiquait qu'en agitant la sonnette de vélo attachée à son fauteuil. Il s'est mis à sonner vigoureusement quand il m'a vu !

### Son quotidien aujourd'hui

Je vis neuf mois par an en Thaïlande. J'y ai trouvé la sérénité...

## FRÉDÉRIC FRANÇOIS

### Son meilleur souvenir

Passer de *La Cité* à la RTB, avoir le sentiment d'entrer dans une « grande maison » malgré certaines absurdités administratives : les fameuses « notes de service », par exemple, qui semblaient ne justifier que l'activité de ceux qui les envoyaient, et l'armée de huissiers qui arpentaient les couloirs de Flagey en poussant les charrettes de notes de service à distribuer.

### Son pire souvenir

En août 64, le caméraman qui m'accompagnait pour couvrir les combats de Goma (déjà...) meurt au cours d'une fusillade. Je cherche à rapatrier le corps. L'équipage belge d'un avion de la compagnie officielle congolaise (en fait la Sabena) refuse car « ils ne peuvent transporter un mort ». C'est un avion militaire américain qui finalement nous ramène à Léopoldville. J'avertis Bruxelles que j'ai pu négocier avec l'ambassade afin que le corps soit rapatrié par un avion militaire belge. On me répond sèchement de ne pas m'en mêler. Mon collègue sera ramené en Belgique par la Sabena, dans la soute, dans une caisse « fragile » qui sera débarquée avec les autres « bagages », au pied de la veuve et des autorités étrebécennes.

### Une image

La destruction du mur de Berlin et la ruée des Berlinoïses de l'Est aux points de passage vers l'autre Berlin. J'ai pleuré comme un gamin. Cela m'a ému plus encore que les premiers pas de l'homme sur la Lune.

### Ce qu'il n'avait jamais raconté

Au début des années 1990, je suis à Kinshasa à l'occasion d'une nouvelle révolte antimobutiste. Je réussis à envoyer des images mais mon rédac' chef me signale que, dans le reportage de RTL, on a vu des corps de rebelles tués et que cela traduit mieux une ambiance de combats de rues. Le lendemain, avisant une bande de soldats qui se promènent, je leur refais un bakchich afin qu'ils tirent quelques coups de feu avec les fusils mitrailleurs. Le JT a eu ses images de « combats de rues ». J'ignore si le collègue de RTL s'est fait remonter les bretelles pour avoir raté cela...

### Son quotidien aujourd'hui

Faire les courses et préparer à manger pour mon épouse qui a vingt ans de moins que moi et travaille encore. Par ailleurs, il faut arroser les tomates dans la serre et, par temps de canicule, ne pas oublier les roses. Nourrir les chiens et les poissons. Enfin, à quatre-vingts piges, il faut soigner ses bobos... Mais il y a aussi le, les JT. Bon sang ne peut mentir : impossible pour moi d'ignorer ce qui se passe chez nous et dans le monde.



## « DITES AU MOINS LES HOMMES POLITIQUES, DE GRÂCE ! »

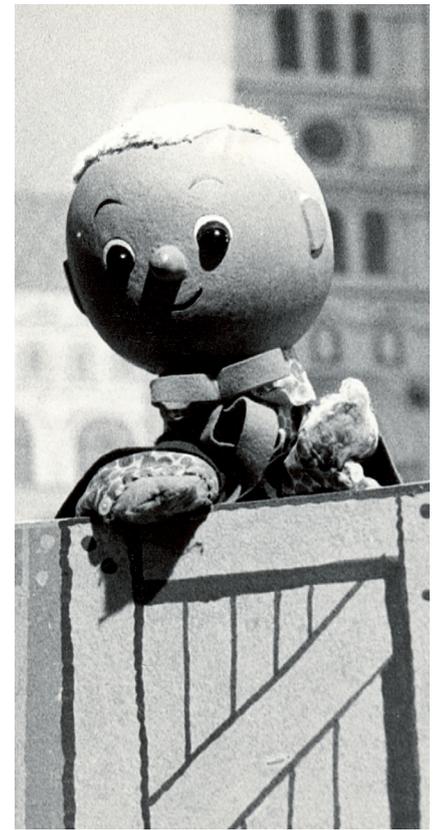
Le 17 janvier 1961, le charismatique Premier ministre congolais Patrice Lumumba est assassiné. Son visage, que la télévision avait rendu si populaire, hantera longtemps les consciences belges. C'est d'ailleurs cette année-là que les débats investissent eux aussi la télévision. Mais autour de la *Table ouverte* de Paul Demol, ce n'est pas la folle ambiance. Ses confrontations politiques toutes enfumées de tabac ne passionnent pas grand monde et sont diffusées en dernière partie de soirée. Dans les années 60, la télévision a gagné le droit de parler de choses sérieuses mais la politique belge est jugée peu intéressante. Pourtant, au même moment, un dénommé Frédéric François (pas le chanteur, le journaliste) a provoqué une petite révolution en radio : à coups de persévérance et d'interviews au Parlement et au 16 rue de la Loi, il réussit à convaincre que la politique belge a un intérêt, que les auditeurs doivent savoir ce qui se passe au Congo ou ailleurs, mais ont aussi besoin qu'on leur parle de ce qui se décide chez eux. Le succès qu'il rencontre finit par faire apparaître sa petite moustache et une page politique belge dans nos Journaux télévisés. C'est lui qui écoperait de l'une des premières et des plus illustres engueulades télévisées, s'attirant les foudres du ministre Albert Parisi qu'il avait eu le malheur de « traiter » de *politicien* : « Dites au moins les hommes politiques, de grâce ! Non seulement vous attisez les passions en mettant de l'huile sur le feu mais vous nous traitez encore très mal. » Télévision et politique apprendront à s'apprivoiser. Cette dernière, composante à la fois pesante et essentielle de notre belgitude, deviendra au fil du temps l'une des matières premières de nos informations journalières. Dès la fin de la décennie, les débats se positionneront à l'heure où nous les consommons aujourd'hui encore : le dimanche midi.



Le ministre Albert Parisi

Politiques ou non, les informations du soir nous seront désormais présentées par une femme, en alternance avec René Thierry, David Lachterman ou Henri-François Van Aal. Après avoir été la première speakerine régulière de la chaîne publique, Janine Lambotte devient la première présentatrice de JT en Europe. Elle arrive en plein cœur de la guerre du Vietnam, dont les images de bombardements, de blessés, de brûlés, de fuites et de morts deviendront elles aussi un spectacle quotidien. Heureusement les rubriques régulières – une autre spécialité Sasson – offrent des ponctuations plus douces : *L'actualité féminine* le lundi, *La rampe et les lettres* le mardi, *Curiosités et anecdotes* le jeudi...

Nouveaux téléspectateurs, nous sommes insatiables. Nous croyons dur comme fer que la télévision va pouvoir tout nous montrer, tout nous expliquer. Nous n'avons pas forcément tort. C'est en tout cas ce que la RTB va se donner pour mission. Au début des Sixties, *Histoires naturelles* nous fait découvrir la vie des animaux avec, déjà, quelques spécimens en plateau. Ce programme se classera rapidement en tête des sondages, laissant présager le succès du futur *Jardin extraordinaire*.



## BÉBÉ ANTOINE C'EST MON NOM

*L'équipe de Grain de sable (Ralph Darbo, André Lange, Marion) avec les marionnettes Bébé Antoine, Bilboquet le cochon et Mousse la bougie*

En octobre, notre petite télévision fête déjà ses dix ans. Elle prend ses aises, galvanisée par le cran et l'enthousiasme de son administrateur général Robert Wangermée qui, sous ses airs un peu austères, croit dur comme fer en l'outil et au talent de ses agents. Le satellite Telstar a fait son apparition, ouvrant la diffusion des émissions à la Mondovision. C'est lui qui nous permettra de voir, quelques heures après l'événement, l'assassinat de **JFK** en novembre. Un président abattu en pleine rue, devant sa femme, la foule et les caméras, une image qui reste aujourd'hui encore parmi les plus marquantes de tous les temps.

Le *Relais de Paris* occupe toujours une place dans nos journées mais, pour la première fois, la RTB se permet de diffuser ses programmes en différé et de donner la priorité à ses propres émissions, qui couvrent bientôt 80 % de son offre. Les programmes belges commencent à 18h30, plus tôt durant le week-end. Nous sommes désormais un Belge sur trois à regarder la télévision tous les jours. Les plans du nouveau site de la télévision, boulevard Reyers, sont prêts. Le démarrage du chantier est imminent. 1963, c'est le *rêve* de Martin Luther King qui entre dans l'histoire, c'est la naissance du prince Laurent, l'arrivée de la minijupe et les débuts d'Adamo à Paris. 1963, c'est aussi l'irruption d'un nouveau mot dans nos conversations : Beatlemania. La culture jeune, jusqu'ici apanage de la radio, trouve enfin son créneau télévisé dans *Format 16/20*. Au départ dédaignée par les ados, la télévision réussit à les intéresser à coups de reportages sur les yé-yé et d'interviews des nouvelles rock stars mais aussi de sujets sur des problématiques qui les concernent vraiment. Françoise Hardy qui parle des garçons, le quotidien de Johnny, un sujet sur la coquetterie, un

autre sur les rapports entre ouvriers et étudiants, Dutronc assailli à Louvain et finissant avec la calotte estudiantine sur la tête, Sony & Cher dans un supermarché, *Format 16/20* est un magnifique portrait de la génération 68. Même la critique s'y retrouve, considérant le programme « encore meilleur qu'*Âge tendre et tête de bois* sur la RTF » – la comparaison qui tue. C'est dans cette émission que l'on put assister à cette scène délirante des Stones débarquant à Zaventem en octobre 64, accueillis par une foule au délire... contenu car hypocrite : ses poulains n'étant pas assez connus, la firme de disques avait en effet invité voire payé de faux fans et des groupies d'un jour. Au final, une demoiselle déçue de ce non-événement commente : « Si c'étaient les Beatles, d'accord, mais les Rolling Stones, ils sont encore trop jeunes, ils ne sont pas assez connus ici. »

Les plus petits, habitués à être gâtés depuis les débuts de la télévision, se voient offrir en ces années 60 des monuments d'émissions enfantines. Les « bonsoirs » de *Bébé Antoine* (avec la voix de la comédienne Marion), de *Bonhomme et Tilapin*, plus efficaces que le marchand de sable, suscitent une reconnaissance parentale éternelle. Et puis vint LEUR émission inoubliable, dont ces enfants devenus eux-mêmes (grands-) parents parlent aujourd'hui encore avec une demi-larme à l'œil : *Feu vert*. Tous les mercredis après-midi, Jacques Careuil et André Remy seront leurs idoles suprêmes en orchestrant feuilletons, marionnettes, jeux en plateau et invités stars. Deux générations de gamins – l'émission durera près de vingt ans – rêveront secrètement d'assister à l'émission.

Après quelques essais et des débuts claudicants, c'est aussi le démarrage réel et le grand succès de la **Télévision scolaire**, qui s'installera pour trente ans dans la vie des enfants et dans les écoles. Les sujets vont tous azimuts : fouilles archéologiques, élaboration d'une loi, coulisses de la télévision, journée d'une maman (au foyer évidemment), organisation d'un centre commercial, architecture et même fonctionnement des sexes masculin et féminin. Enfin, pour cela, il faudra attendre un bon milieu d'années 70 tout de même.

Ajoutons à cela **Pom d'Api** (animée aussi par Jacques Careuil), **24 heures avec** qui fait découvrir aux plus jeunes différents métiers façon *Vis ma vie*, notre adorée **Petite Abeille** ou **Rayon X** qui, sous une appellation un peu tendance, a en réalité pour mission de leur faire découvrir le patrimoine artistique et culturel belge. Chassez le naturel...

La fin de la décennie sera aussi celle du jeu **À vos marques** le samedi en fin d'après-midi, ancêtre de **Génies en herbe** mais pour les écoliers de primaire. Au générique, ce petit garçon en larmes devenu célèbre et, à la présentation, le déjà moustachu Robert Frère. Les questions sont difficiles mais les élèves bien peignés.

D'un autre côté, la télévision épaula aussi les parents dans leur lourde tâche éducative avec **L'enfant et nous**, qui succède aux **Inconnus dans la maison**. Les inconnus, ce sont eux, nos enfants, nos ados dont nous sommes parfois séparés par un fossé grandissant, particulièrement en cette période de mutation morale. Mais les questions restent intemporelles : que faire en cas d'échec scolaire ? Comment gérer au mieux le passage à l'adolescence ? Et bien sûr le toujours délicat : comment parler de sexualité à nos enfants ? Autant d'attentions qui font des gosses des Sixties les premiers véritables enfants de la télé.

En 1964, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la Grande Guerre, la télévision lance une série, historique à plus d'un titre. Baptisée sobrement **14-18**, elle nous plonge durant quatre ans un demi-siècle en arrière. Au cours des 123 épisodes d'une demi-heure, Henri Mordant et ses fameux **boys** proposent des séquences d'archives, fruits d'une recherche inouïe à la sauce Mordant, des témoignages par centaines de militaires et de civils, derniers témoins de cet événement majeur de l'Histoire mondiale.

En 1964 toujours, sous d'autres cieux, le caméraman **Franz Ponchaux** décède alors qu'il filme avec Frédéric François la tragique bataille de Bukavu, au Congo. Un peu plus tard, le 24 novembre, nos paras sautent sur **Stanleyville** (l'actuel Kisangani) afin d'en libérer des otages belges retenus depuis six mois. Nous frémissons devant les rebelles Simbas dont les yeux exorbités trahissent une surconsommation de chanvre. Nous tremblons avec Freddy François, embarqué dans l'opération simultanée au sol et qui, à certains moments, n'en mène pas large. Et puis il y a ce triste tableau du massacre d'une trentaine de Belges pour qui les paras sont arrivés trop tard. Et cette allocution vigoureuse de Paul-Henri Spaak le 11 décembre, devant les Nations Unies, justifiant l'intervention(nisme) belge, coupant court à toute discussion.

1964 verra naître également une émission au succès rare : **Le point de la médecine**. Forcément, elle est l'œuvre de l'autre grande figure de la télé, Paul Danblon. Jusqu'en 1991, il nous fera découvrir les moindres recoins de notre anatomie. Il faut dire que ses sujets nous concernent tous : stress, problèmes dentaires, médicaments, contraception, cancer...

## MARION

### Son meilleur souvenir

Une époque de rires, de camaraderie et de culot surtout, car il en fallait pour passer en direct avec les moyens du bord des débuts. Une anecdote : un éléphant était rentré tout juste par les doubles portes du Studio 5 ; mais le direct a dû le faire gonfler car plus moyen de le faire sortir... On s'y est tous mis, chacun poussant d'un côté ou de l'autre !

### Son pire souvenir

Je m'apprêtais à présenter une émission pour jeunes mais, avant cela, il y avait sur antenne un documentaire dont le son était parfaitement mauvais. Un responsable vient me demander de faire excuse pour ce désagrément avant d'entamer mon programme. J'y vais donc de mon sourire le plus charmeur pour demander aux spectateurs de bien vouloir excuser la défection du... « con » au lieu de « son ». Effet immédiat : tous les techniciens quittent le studio dans un énorme fou rire. J'ai tenté de rester digne, au prix d'une grande souffrance. Le lendemain, le journaliste Jean Falise écrivait dans sa gazette : « En panne de con à la RTB, aurait-on licencié du personnel ? »

### Plaisirs cathodiques

Le premier pas sur la Lune, les tours new-yorkaises qui s'effondrent, les grands procès. J'aime les reportages, les enquêtes et, sans souci de flatterie, je suis très fidèle à la RTBF pour le ton journalistique qu'on y apporte aujourd'hui et depuis toujours.

### Ce qu'elle n'avait jamais raconté

Un jeudi, je suis venue faire en direct une émission jeunesse dans l'après-midi alors que, quatre heures plus tôt, mon papa décédait. Je n'ai rien dit à personne avant l'émission, je n'en ai parlé qu'après le générique de fin. C'est cela aussi, notre métier. Une question de respect envers le public. Mais c'est cette discipline qui vous aide à rester debout en toute circonstance. De nos jours, le côté *people* en ferait sans doute un paquet. Je déteste cela.

### Son quotidien aujourd'hui

Encore et toujours le théâtre. Rentrer dans la peau des personnages de mon âge, faire jouer les autres, surtout les jeunes comédiens. Malheureusement, beaucoup de spectateurs ont bien du mal à se payer un théâtre ; alors j'organise depuis quelques années, au Théâtre des Riches-Clares de Bruxelles, les « Lundi-Théâtre ». Le meilleur du théâtre pour un prix d'entrée modique (5 euros). Voilà ma propre définition du socioculturel. Bienvenue à tous !



# Follies



À côté des monstres déjà sacrés, Mordant, Danblon, Goulard et consorts, on sent poindre l'arrivée d'une nouvelle génération. Les années 70 seront aussi des années *Follies*. Les sons du moment, les groupes en studio, un générique culte et un présentateur de vingt ans à peine, Gilles Verlant. Le ton est libre, l'époque grisante, les artistes disponibles : Buzzcocks, The Jam, Lou Reed, Captain Beefheart... La RTB est au top de la branchitude. Si, si (relisez la phrase au besoin) ! Verlant interviewe un chanteur de vingt et un ans qui mange une pomme et se fait appeler Bono, ou se permet d'être un peu condescendant avec les Queen, de passage à Forest National : journaliste de la punk génération, il les trouve déjà ringards. Et on considère tout à fait normal que Genesis donne un concert en studio pour l'émission *Pop Shop*, Peter Gabriel au chant et Phil Collins avec des cheveux.

Toujours dans le domaine culturel, Sélim Sasson descend de temps à autre de son *Carousel* pour rejoindre le plateau de *Cinéscope*, en alternance avec René Michelems. Là, sur des chaises design au milieu de pellicules de film géantes, il soumet ses invités à de longs entretiens entrecoupés d'extraits de films. Les plus grandes stars, aidées d'un bon verre, se livrent, évoquent leur passé. Le bel ébouriffé Patrick Dewaere raconte ses débuts sans le sou, Bernadette Laffont nous conte la Nouvelle Vague, la grande Deneuve tente en vain de détourner les provocations typiquement sassonnienne, la redoutée Alice Sapritch se révèle dans toute sa gentillesse.

Souvent menées par Claude Delacroix, les interviews de *Charivari* sont, elles, orientées stars de la chanson française. Claude François déclare sans complexes apprécier particulièrement les filles « entre 14 et 18 ans » mais attention, uniquement pour des raisons spirituelles... « J'aime jusque 17-18 ans, nous explique-t-il très sérieusement, après je commence à me méfier.



Gilles Verlant dans Follies



John Cale (Velvet Underground) dans *Follies*

## GILLES VERLANT

### Son meilleur souvenir

Certainement pas ce que j'étais payé, mais c'est un détail... J'y ai fait mes classes et je suis fier d'avoir présenté des émissions que certains qualifient de « cultes » aujourd'hui, comme *Follies*, où j'avais pris la relève du formidable Michel Gheude, puis *Ligne Rock* avec une esthétique typiquement 80's, magnifiquement produite (et souvent réalisée) par Michel Perin. J'ai aussi des souvenirs de fous rires avec mes complices, ceux avec qui je préparais des sketches – pour varier les plateaux de présentation – comme Frédéric Jannin (futur Snuls), Nico Fransolet (idem), Bruno Bulté, Jeep Novak, Bert Bertrand... Qu'ils soient ici officiellement remerciés et bénis.

### Son pire souvenir

Plutôt des cris d'effroi rétrospectif en voyant les fringues que je portais à l'époque, ou mes coupes de cheveux ! Avec un soupçon d'attendrissement aussi, pour le paltoquet que j'étais, souvent pédant, avec un côté « intégriste du rock ». J'en agaçais plus d'un, en haut lieu, qui s'ingéniaient à me virer tous les ans, mais je rentrais par la fenêtre, le soupirail, etc.

### Plaisirs cathodiques

D'abord des souvenirs de famille : mon père, Louis Verlant, était réalisateur à la RTBF. Il partait vers 15 heures, parfois victime de maux de tête terribles, et quelques heures plus tard je le voyais jouer une « dramatique » en direct. Puis il a réalisé pour la télé *La Bonne Planque*, avec Bourvil. Sinon, je dirais, au hasard, *Absurde n'est-il pas ?*, une émission des années 70 qui compilait des dessins animés de Tex Avery, des extraits des Monty Python, d'autres sketches anglais, présentés en off par la voix, divinement intelligente, de Marc Moulin.

### Ce qu'il n'avait jamais raconté

À l'époque où nous organisons des concerts gratuits au Studio 6 avec des groupes de l'après-punk et de la New Wave, certains techniciens de la RTBF avaient tenté de les faire interdire au motif que « ça fait trop de bruit, on devient sourd avec votre djam-djam ». Après une âpre négociation avec les syndicats, on leur avait acheté des casques protecteurs.



